

Gérard LAVEAU

LE PAS DE L'OMBRE

éditions-abak

© 2025 Abak
Reproduction et traduction, même
partielles, interdites.

Dépôt légal : octobre 2025
ISBN : 978-2-494869-21-9

Lendemain de fête

Je suis debout avant le jour. C'est un lundi à Lyon, le 11 mai 1981.

D'ailleurs il y a longtemps que je ne dormais plus, que je me forçais à l'immobilité, agacé de toutes sortes de démangeaisons, la sueur au front. Mes yeux restaient grand ouverts sur l'obscurité qui changeait. Enfin le plafond avait pâli, révélant sa tache qui évoque une île, une branche ou une arme, c'est selon. Là, c'était l'idée d'une déception.

Je me défais du drap avec précaution, attentif à ne pas la réveiller. Rien ne presse pour elle en ce jour de congé à la boutique de fleurs. Elle ne bronche pas. Elle repose sur le ventre, son visage caché par les cheveux, au creux des oreillers qu'elle a ramenés. Elle a ôté sa chaîne d'or fin avant de se coucher. Quand elle dort chez moi, elle laisse pour un temps son odeur, qui est mieux qu'un parfum. Après, mon vieil appartement se refroidit et la peinture se décolore. Le drap dénude ses épaules, un peu de son dos. C'est une chair compacte, que ne soulève aucun souffle. Il ne s'y voit pas ces menues imperfections qui parsèment la peau de ses semblables, tout ce qu'on observe quand elles s'offrent sur la plage. Ces boutons entre deux peaux, ces taches et ces semis de grains noirs. La colonne vertébrale esquisse un trait qui affleure, rectiligne. La femme dans mon lit est une représentation tout académique. Un marbre. J'éprouve la tentation de la toucher, de vérifier si par hasard, elle en aurait le froid. Si elle était morte ? Pendant que je dormais, comme la maîtresse de Mermoz. Une rêvasserie qui me trouble.

Ma cuisine est jaune, étroite tel un couloir, trop haute de plafond, typique des logements de cette banlieue qui va disparaître. On n'a pas débarrassé la table de la veille. J'ai le geste machinal de me saisir des coupes, de les porter à l'évier, les entrechoquant entre mes doigts. Je vide les restes des amuse-gueules et le cendrier, je respire un relent déprimant. Gris, comme ce que j'ai dans ma tête. Pourquoi donc ? N'a-t-on pas

gagné hier ? Une fenêtre malcommode donne sur la rue en sens unique, trois étages en dessous. Le bar civette et l'épicerie restent barricadés derrière leur rideau moucheté de quelques invectives. Les voitures de la nuit ondulent au ras du trottoir, métal encore humide et dégingandé, jusqu'au carrefour de l'avenue. En me dressant sur la pointe des pieds, j'aperçois un bout de la colline de Fourvière par-delà les calots des cheminées, les tabatières recuites et les antennes. Le soleil ou la sensation du soleil qui monte derrière. Je scrute le coin d'horizon, la crête avec sa basilique comme posée sur les toits, qu'estompe encore une manière de vapeur. Sous peu, il y aura la flamme qui éblouit et qui crame. Le cône de jour barbouillé se rétrécira, chauffé à blanc et, réduit de sa suie, il virera au bleu-lazuli. J'aime ce nom. Autrefois, déjà insomniaque, l'aube des belles journées me faisait rêver. Je m'imaginais sur le départ pour un pays du sud, tragique et sensuel, dans une voiture démodée et unique. Celle qui m'accompagnait portait une robe de cotonnade jaune, qui bruissait doucement.

Mon front brûle. Je l'appuie contre la vitre, c'est bon mais cela ne dure pas. Je suis fiévreux dès le réveil, depuis des années. Un bon 37,5 °C. Cela m'inquiéta. Maintenant, je fais avec. C'est davantage cet embarras aigre qui me contrarie, quasiment une régurgitation de vinasse. Ce n'était pourtant pas une fête à tout casser. Un tour dans Lyon après la proclamation des résultats – la gueule d'Elkabbach à la télé ! On l'aurait cru au pied de l'échafaud – nous avons suivi la fanfare des avertisseurs jusqu'au gros de la foule, place de l'Hôtel-de-Ville. Le champagne moussait et la bière débordait, il y en avait pour tous les goûts. Des beautés brunes vous embrassaient, dépeignées, et ces mains qui se posaient sur votre épaule, et la voix qui s'éraillait avec les autres. On a gagné. Elle se serrait contre moi, elle souriait. Retour à la maison un peu après minuit et j'avais invité le couple d'instits du deuxième, aperçus à leur fenêtre. On avait bu la bouteille de Cordon rouge qui me restait, fumé et discutailé. Changer la vie. Mes voisins avaient les yeux qui luisaient et des cernes mauves. Des regards en

douce. Je les connaissais à peine, j'imagine que c'était des baiseurs. Elle était fatiguée, elle s'assoupissait contre mon épaule, 2 heures sonnaient au clocher d'une église. Je me suis étranglé en finissant mon champagne d'une traite, je voulais qu'ils partent maintenant. J'ai été saisi d'une espèce d'aboiement.

Je crois, objectivement, que j'ai eu le triomphe modeste. À un moment, j'ai pensé à mon père, Raymond. Parce qu'il avait été un type de gauche, un SFIO d'avant. Aux dires de sa veuve, ma mère, Maria. Confiance que j'avais d'autant retenue qu'il était exceptionnel qu'elle parle de lui. Raymond, dont je ne gardais aucun souvenir, était plus mort que mort.

Je n'ai pas envie de déjeuner, pas même d'un café, dont je pressens qu'il me paraîtra huileux. Pour autant, je vais le préparer pour elle. Je me sens patraque comme si, vraiment, j'avais commis des excès. « Tu t'écoutes trop. Tu es un hypocondriaque, voilà » Ma mère, toujours elle, qui ne supportait pas que je geigne. Ce jour-là, je crois que je m'étais plaint de la vésicule. Quand même, il y a la petite fièvre, et ces diverticules au côlon, décelés à l'issue d'une radio éprouvante. C'était à l'hôpital militaire, il fallait en passer par là pour être réformé. Lâcheté que je regrette. Si un jour j'ai un fils, je lui mentirai sur mon armée. Mais pensant cela, la vision épouvantable me transperce, revenue comme la foudre. Le drap sur la table de la salle à manger, la suspension dont on a dévissé les ampoules, sauf une. Dans la lumière incertaine, le corps défiguré, l'eau qui suinte à la commissure des lèvres. Je pantelle. Je n'aurai jamais d'enfant, je ne peux supporter l'idée qu'il puisse disparaître lui aussi.

Je m'assieds sur la chaise qu'occupait l'institutrice qui ne portait pas de soutien-gorge sous son pull. Je m'appuie à la toile cirée, je laisse aller ma tête au creux de mes bras repliés. Je suis las dès le matin, vaincu par je ne sais quoi.

Je m'ébroue. J'ai perdu plus de temps que je ne pensais. Il y a une vraie lumière dans la rue à présent, un volet qu'on remonte. Je focalise sur sa voiture, garée un peu plus haut, une mini dont le rouge rutile.

On ne voit qu'elle. L'idée du superflu, d'un jouet, d'un fruit juteux et vernissé de rosée, pour qui veut s'en saisir. L'insouciance, les beaux jours et l'envie de se faire plaisir. Mirage d'optimisme. Ce qui reste, c'est que j'ai bel et bien mal à la gorge.

Si je traîne encore, je serai en retard au bureau et cela n'aura servi à rien de m'être levé tôt. Il ne faut pas. Parce qu'il y en aura toujours un pour le rapporter à M. Henry, mon patron, alors que j'ambitionne une promotion. Je me méfie aussi du neveu, Boutron-Cadet. C'est un imbécile hargneux, un ancien éleveur de chiens qu'on a casé à l'assurance avec le titre ronflant de directeur de la clientèle. Pareil pour Simone, Momone, la secrétaire du vieux. Elle lui fait des trucs, raconte-t-on, même si M. Henry est d'un âge vénérable. La secrétaire du patron est très décolletée en toute saison, montrant des seins plantureux, brunis et encore désirables. Momone est une vieille peau de la cinquantaine, une allumeuse. Elle trahit comme elle respire, elle sourit de toutes ses dents. Le genre de garce qu'on n'arrive pas à détester pour de bon. Pour ce qui me concerne. Baptiste, lui, il a de la haine pour cette bonne femme. Il aura essayé, elle l'aura rembarré. Baptiste est à deux doigts de la retraite, j'espère lui succéder au poste de rédacteur du contentieux. Mon collègue est un aimable fumiste, qui ne dit pas tout et qui aime bien se foutre des autres. Un grand causeur. On s'entend bien, lui et moi, d'autant que je sais à quoi m'en tenir. Je ne parle pas de Colette, la comptable, j'en ai déjà trop dit, ni de Lucien, l'homme à tout faire – notre factotum – qui vit toujours avec sa mère. Quant à Nathalie, la standardiste dactylo, elle porte une médaille d'amour et elle croit que je la regarde avec concupiscence. C'est une boîte d'assurances vieillesse et paternaliste, qui ne paye pas trop. Mais bon, je ne suis pas allé au bout de ma licence, c'est tout ce que j'ai trouvé.

Julien Forsan, c'est moi. J'aurai 37 ans en juillet, le 20. Je suis brun, mince – maigre aux dires de certains – et je ne me tiens pas assez droit, me reproche-t-elle. Je suis plus souvent inquiet qu'à mon tour, c'est peut-être que je reste traumatisé par la mort

de ma sœur. Et c'est peut-être autre chose, j'ai l'idée d'un mystère. J'ai été marié, j'étais très jeune. Cela n'a pas duré un an, c'était une effroyable méprise.

J'écris.

Nouant une cravate, je la regarde dans la glace de l'armoire. Elle, Viviane. Qui dort encore. Cependant, elle a remué, elle a pris toute la place dans le lit, en travers. Viviane a repoussé le drap. Elle dort nue, même l'hiver, s'étonne que je n'en fasse pas autant. Je m'attarde sur son adorable petit cul. Tiens, voilà tout de même une imperfection – charmante au demeurant –, cette rougeur au bas d'une fesse. Le bobo est pareil à un confetti qui se serait posé sur le velouté de la peau. Piqûre de moustique, menue irritation ? Le temps va peut-être tourner à l'orage. L'été est de retour, les filles rieuses avec. Mais Viviane n'est pas une gamine. Sous l'arrondi parfait du postérieur se devine le dru ombreux du sexe. J'aimerais qu'elle se retourne en son sommeil, qu'elle me montre ce qui me trouble encore, m'égare et m'assujettit. Les appas de l'amante qui n'en est pas à son premier homme, même si elle n'en parle pas. Ses seins aux aréoles épanouies, qui sont lourds dans ma main, ses hanches fécondes et le profond triangle de poils de son bas-ventre. Quand je la pénètre, elle gémit d'une voix qui me chavire. Je sais que dans la ville on la désire, je sais aussi que je suis tiède en amour. Je n'y peux rien, je sombre comme une ancre quand j'ai joui. Je ne suis pas sûr de lui donner du plaisir. Mais Viviane ne me reproche rien. Elle est paisible avec moi, facile à vivre, et pour ma part, je crois que je suis attentionné. Même si je me reproche de l'ennuyer avec mes prétentions d'écrivain, de remettre toujours à plus tard ce voyage en Israël que nous nous étions promis.

Cela fera cinq ans en septembre que nous sommes ensemble. Je l'ai rencontrée à la sortie du Pathé, un soir d'averse. Comme dans un film, justement. J'étais allé voir Barry Lyndon, elle sortait aussi de la salle. Ses yeux gris-bleu ont croisé mes yeux de ténébreux et par bonheur je ne lui ai pas fait peur. Elle semblait plus indécise que triste. Enfin, elle était irrésistible. J'ai compris que je ne devais pas la

laisser repartir sous la pluie et disparaître à jamais. Je n'en reviens pas d'avoir réussi, je n'en reviens toujours pas qu'elle soit ma compagne. Je pense souvent à elle, à nous. Je me dis que je suis une manière d'escroc, pour lui avoir juré de la guérir de son chagrin d'amour et de m'y être si peu consacré, qu'elle est l'objet trouvé du bonheur jamais rapporté, une chance qui ne m'était pas destinée.

Je tire la porte sur elle. J'aurais voulu qu'elle ouvre les yeux, qu'elle me dise quelque chose qui m'aurait encouragé pour ma journée. Je ne la reverrai pas avant samedi. Dans l'escalier, je ressens un élancement de la gorge vers l'oreille, comme quand cette dent de sagesse me tourmentait. Une arête qui se serait fichée vers mes amygdales. Je sens que je vais tousser. J'essaierai de passer à la pharmacie après le bureau.

La Prévoyante du Rhône a son siège dans la presque-île, quartier des Cordeliers. Je prends le 16 pour m'y rendre, je ne me sers de la voiture que lorsqu'il y a une grève. Dans le bus, *Le Progrès de Lyon* est dans toutes les mains, ou presque. La une, François Mitterrand élu : 51,75 %. Plus petit, déjà post-scriptum, Valéry Giscard d'Estaing : 48,24 %. J'ai pris place à côté d'un petit vieux qui porte la casquette en toile des boulistes et des lunettes à verre épais. J'ai le tort de le regarder car il prend cela pour un encouragement. « On n'a pas fini de rigoler, m'interpelle-t-il, rusé. Attendez de voir la pétaudière avec les cocos au Gouvernement et les nationalisations en veux-tu, en voilà. Les fonds vont se barrer, cher monsieur, je vous le dis. Ils vont nous la saigner à blanc, cette pauvre France. Vous ne me croyez pas, s'échauffe-t-il. Vous verrez... » Il sent l'amidon de la blanchisserie. Je détourne la tête. La ville défile par la fenêtre. Je guette les passants, ceux qui vont au travail comme moi, je cherche une expression nouvelle. L'allégresse, l'amertume rageuse. La ville est un peu vague, comme au lendemain d'un derby éreintant. Pont Lafayette, le Rhône étal miroite au soleil.

Un changement et cent mètres après la halte, me voici dans la rue des assurances, tranchée

charbonneuse entre des immeubles du XIX^e qui barrent le jour. Je vois déjà la voûte en pierre de taille de l'entrée, la plaque qu'on dirait en or, qu'astique chaque jour notre bon Lucien. Je suis à l'heure, tout est bien. Je m'apprête à traverser quand surgit une Renault dépenaillée, qui joue de l'avertisseur sur le mode : Algérie française. Tatati, tata. Un type hilare est au volant, visiblement il n'a pas d'essai. Il freine pour me laisser le passage, il me fait le V de la victoire. Je lui rends son salut, c'est un réflexe, je me marre. Quand sa voiture s'éloigne, louvoyant, emplissant notre cave de son vacarme, il me vient la sensation d'être regardé. Je me retourne et effectivement, deux pas en arrière, s'est arrêté le neveu Boutron-Cadet, les yeux rivés sur moi. L'ancien éleveur de chiens m'adresse un sec bonjour. Balançant sa serviette, il repart à grandes enjambées vers le bureau et moi je me presse pour rester devant, tandis que la nuque me cuit.

La matinée s'étire de la pire façon. Pas trop à faire pour tuer le temps et, dès 10 heures, cette toux que j'ai du mal à contenir. J'ai chaud. Un degré de plus, je me connais. J'hésite à annoncer que je file à la pharmacie. C'est qu'il y a une drôle d'ambiance à la Prévoyante et ce n'est pas seulement le changement de majorité. M. Henry reste invisible, il s'est enfermé dans son bureau avec son neveu et ce visiteur qui nous inquiète. Momone fait des va-et-vient, les bras chargés de dossiers, l'air de savoir des choses. Elle remue la croupe, son pantalon blanc très ajusté moule aussi le renflement de son ventre. Elle leur porte le café. Baptiste partage la cage en verre avec moi, modeste concession à la modernité en ces lieux balzaciques. Il m'assure que cette fois, c'est plié. Le singe a tellement la frousse avec l'arrivée de la gauche qu'il préfère réaliser sans attendre, soutient le collègue. Ancien résistant à ses dires, vaguement anarchiste, amateur de Bourgogne et de pêche à la mouche.

« Tu penses vraiment qu'il va vendre ?

– Il signe dans la semaine, tu verras. De toute façon, il y a longtemps que c'est décidé. Mitterrand, c'est que le prétexte à tout bazarder. Note que sur ce

point, je ne le blâme pas, le vieux. Il a l'âge de la retraite. »

Un frisson désagréable me parcourt l'échine.

« Et nous, qu'est-ce qu'on devient là-dedans ?

– Aucune idée. Ce qu'on peut espérer, c'est que la banque ne fasse pas table rase. Moi, tu sais...

– Je sais. Tu pars au bon moment.

– Faudra être prudent, mon petit Julien. Faire attention où tu mets les pieds. »

Je ne lui raconte pas que le neveu m'a pris sur le fait, à sympathiser dans la rue avec les bolcheviques. Il sait bien que Boutron-Cadet ne peut pas me sentir et rien ne dit que cela l'attriste vraiment. Baptiste raffole du spectacle que donnent ses semblables quand ils s'empoignent.

Ainsi donc, nous allons tomber dans l'escarcelle du Crédit industriel. Nous nous en doutions, nous avions fini par savoir qui était le brun funèbre, la mère sur l'œil, qui épluchait nos comptes une fois par semaine. Il ne nous disait pas bonjour, c'était le vieux qui faisait des courbettes devant lui. Cela s'explique bien sûr. La boîte a une clientèle, mais il n'y a personne pour succéder à M. Henry. Le connard canin ne fait pas le poids : ses compétences se limitent à moucharder pour son oncle et à pondre d'apocalyptiques notes de service. « Il faut que l'on face tout notre possible », a-t-il écrit, peu après son intronisation. Il était question de notre consommation en photocopies, un sujet qui lui tenait à cœur. Je n'ai pu m'empêcher de commenter au feutre rouge, à même le tableau d'affichage : L'important, c'est de ne pas perdre **la fasse**.

Le directeur de la clientèle a su que cela venait de moi (on lui a dit). Depuis, c'est mon ennemi. J'ai cru que je succéderais à Baptiste, à sa retraite, à la fin de l'année. Avec une rallonge sur ma feuille de paye. Entre le rachat annoncé et l'hostilité confirmée du neveu, j'en suis moins sûr. Mon collègue s'arrête, les doigts suspendus au-dessus de son clavier.

« Tu n'es pas très causant, constate-t-il. Tu fais la gueule, pour Giscard ? »

Il ricane. Il sait mon aversion pour le président frivole, un autre amateur d'épagneul, qui laissa il y a

peu guillotiner un gamin de 20 ans, peut-être un innocent.

« Je crois que j'ai la crève.

– Alors soigne-toi. C'est pas le moment de rater un épisode. »

L'ancien a ce geste que j'appréhendais : il se saisit de sa bouffarde. Personne, pas même M. Henry, n'a pu le convaincre d'y renoncer pendant le travail. Ce matin, l'estomac vide, je sens que l'âcre du caporal va m'écœurer pour de bon. Mais il ne me regarde pas et de toute façon, peu lui chaut. Il prend son temps pour bourrer sa Butz-Choquin, le genre Jean Richard à la télé dans le rôle de Maigret. Il s'active à son intime petit cérémonial. Je sais ce qui va suivre. Il va souffler la première bouffée au plafond, les yeux mi-clos, il va entreprendre de me raconter sa première belle histoire de la semaine. Pêche au fouet dans le torrent de la Valouse, pèlerinage chez un éleveur – négociant des côtes-de-nuits. À l'en croire, il est heureux, un sacré veinard. Sauf que pour les femmes, il en est réduit aux putes. Je sais, je l'ai vu. Je transpire, je l'écoute à moitié. Boutron-Cadet passe la tête par notre porte, l'air de s'être trompé de bureau. Le temps n'avance pas.

Dix-sept heures. Au bout d'une éternité à taper des avenants, patauger dans les barèmes, ergoter au téléphone avec ma nouvelle voix qui coasse. La fièvre n'a pas cédé en dépit de l'aspirine que m'a donnée Momone, compatissante et frôleuse. La maladie s'est épanouie, écarlate, elle s'est répandue dans mes bronches. À 13 heures, il y a eu un remue-ménage vers le bureau du patron. La porte capitonnée s'est ouverte, M. Henry la tenait. Ils sont partis déjeuner. Boutron-Cadet fermait la marche, son lourd visage empreint d'une gravité de circonstance. Baptiste aurait voulu que je lui tiennne compagnie dans un bouchon du coin où il a ses habitudes. J'ai refusé, cela ne lui a pas plu. J'ai filé jusqu'à la pharmacie de la place, qui fait la journée continue. La préparatrice mastiquait son chewing-gum en regardant ailleurs. Qu'est-ce que je préférais ? En suppositoire ou en comprimé ?

Je rentre chez moi, suant, barbouillé de tout ce paracétamol, sans compter les gros comprimés Drill, contrefaçons de bonbons violets, que j'avale par poignées. Le bus est plein, je n'ai pas pu m'asseoir. Le chauffeur est un abruti qui vire sec, freine sans prévenir. Il se défoule, il doit voter à droite. Je me cramponne à la barre chromée, poisseuse, rattrapant péniblement des écarts. La chemise colle à mon dos. De l'autre côté des vitres, c'est comme s'il ne restait rien de la veille, semble-t-il, plus rien d'excité hormis celui qui nous conduit, que des expressions fatiguées, maussades. Près de moi qui tanguait dans l'allée, une fille s'est endormie, harassée, la bouche ouverte. Sa tête ballotte contre le carreau. La boucle à son oreille tinte sur le verre, un cliquettement infime et exaspérant.

Il n'y a pourtant pas loin de la halte de l'avenue à mon immeuble, mais cela m'épuise. Mes pieds pèsent des tonnes, j'ai les oreilles qui bourdonnent. Retrouver mon entrée, fraîche et quiète, cela me fait du bien. Je souffle devant les boîtes aux lettres, cherchant ma clé. Deux prospectus. *M. Meuble* pour un canapé pleine fleur en vingt-quatre mensualités sans frais, le *Géant Casino* du coin pour la longe de veau en promo. Une facture de l'EDF, et rien de ce que j'espérais, qui viendrait d'un éditeur, minuscule certes, mais qui a promis de publier le roman policier que j'ai mis deux ans à écrire. Que dit-on outre-Manche ? *No news, good news.*

Il reste quelque chose au fond de la boîte qui sent la peinture fraîche (une largesse de notre syndic). Une modeste bosse – du métal – sous mes doigts tâtonnant telle une araignée. Je reconnais les contours d'un trèfle, un porte-clés. Le double de Viviane. Comme c'est curieux. Dans l'immédiat, mal en point, j'entends mettre cette bizarrerie entre parenthèses.

J'ai monté mon escalier en toussant de plus belle, une vilaine toux sèche qui me brûle le larynx. Essoufflé, j'ai croisé le couple d'instits. Lui – c'est Yves, me semble-t-il – m'a dit qu'il y aurait un ministère du Beau sous la présidence de Mitterrand. Moi, en revanche, j'avais une sale gueule, a-t-il remarqué,

faisant glousser la fille aux seins libres. Enfin chez moi. Sans attendre, je m'ôte d'un doute en inspectant les lieux. Tout est à sa place, le lit est fait, le dessus en patchwork bien tendu, et dans la cuisine il n'y a plus de vaisselle qui traîne. Rien d'extraordinaire sur la table ou sur le frigo. Il me vient une bouffée de tendresse pour Viviane.

Je mange sans appétit – la tranche de jambon blanc sent le poisson, le vin est acide –, un œil sur la télé où l'effervescence politicienne est extrême. Duhamel se tortille sur son siège, détaillant le pire scénario pour le programme commun tout en affectant de lui souhaiter bonne chance. Nationalisations et dirigisme, panique à la Bourse, contrôle des changes. Je revois le pépé qui sentait la misère sans femme, dans le bus du matin, je l'entends me raconter ce genre de chose, la subtilité virevoltante en moins. Elkabbach apparaît, sinistre et sentencieux, son exécution est remise à demain. Je me demande s'il se peut que la grisaille finisse par l'emporter, au bout du compte. Le téléphone sonne et je me hâte de couper le son. Je me figure que c'est elle, qui cherche son double. J'ai le cœur qui bat plus vite. Mais c'est ma mère. Elle appelle de Gréoux, la station où elle soigne sa bronchite chronique. Si c'était héréditaire ? Fulbert, son presque beau-frère, fait la grimace quand elle parle de sa maladie. Selon lui, c'est dans sa tête que cela se passe. Ma mère demande de mes nouvelles, d'un ton qui ne m'encourage pas à développer sur ce point. « Viviane va bien aussi ? » marmonne-t-elle. Elle veut que je récupère les clés de la maison chez sa sœur Léonia. Que je donne de l'eau aux plantes. Je proteste que Léonia pourrait s'en charger.

« Elle en profiterait pour fouiner dans mes affaires, rétorque-t-elle.

Les deux sœurs s'aiment et se détestent à la fois. Je crois que Léonia, plus petite, les hanches exagérées, jalosa féroce Maria pour sa beauté. Puis il y eut le drame.

Ma mère reprend, vindicative.

– Ça te fatiguerait tellement de me rendre ce service ?

– C’est que je ne pourrai pas avant samedi. »
J’irai avec Viviane, me dis-je.
« Eh bien, samedi ce sera parfait. Surtout, tu ne laisses pas d’eau dans les cache-pots, et tu refermes bien partout.
– Mais oui. Et toi, ta cure, comment ça se passe ?
– Je me repose, confirme-t-elle, laconique. Je reste encore pour trois semaines. Si tu veux, tu peux m’appeler à la pension. Tu as mon téléphone.
Je tousse.
Elle demande : tu t’es enrhumé ? »
L’agacement perce dans sa voix.

Je suis tenté de confier que ça ne va pas fort, mais quelque chose m’en dissuade. Cela fait tant d’années que quelque chose m’empêche de parler avec Maria Forsan, fille d’un mineur des Asturies qui savait ce dont Franco était capable, qui avait émigré bien avant l’insurrection. Jeune fille, la beauté s’appelait Maria Ortega-Rogez. Peut-être que cette Maria est morte. Qu’on la tua elle aussi par un dimanche d’été quand on lui rendit le corps de sa fille. Et moi aussi, si tendre encore, j’aurais été assassiné le même jour – toute une famille massacrée –, pénétrant dans la salle à manger aux fenêtres barricadées, où le peu de lumière avait reflué, bu par le blanc du catafalque.

Nous nous embrassons brièvement.

Je cherche quelque chose à regarder, mais je ne trouve rien. Sur deux des chaînes, ce sont ces débats où l’on s’excite à s’entendre si intelligent, la troisième redonne un nanar vu cent fois. Je ne me sens pas d’écrire, ni le courage, ni l’envie. Je doute quant à ma vocation de romancier. Je suis au lit avec les poules, comme dirait mon collègue qui prise les expressions du terroir. Adossé aux oreillers, je reprends ce roman qui m’avait rebuté en son temps, *La modification*. Je n’ai que cela à me mettre sous la dent. Ma fièvre semble s’être stabilisée. Dans mon ventre gargouille un mélange de mauvais grog et d’aspirines diverses. Je pète. Mon visage s’embrase quand je réalise qu’il se peut bien que je me laisse aller à cela,

en plus des ronflements, quand elle dort avec moi. À l'instant, j'éprouve une honte abominable.

La modification, c'est un interminable voyage en train, de Paris à Rome. Le goût même de la maladie, la punition. Quand cela a paru, c'était le nouveau roman. Je l'avais acheté par curiosité. Assez vite, je tombe de Butor et de son compartiment avec sa chauffeuse rougeoyante. Par réaction, je décide de me reprendre en main. Je n'ai qu'un rhume après tout, pas de quoi s'affoler. Demain, j'appellerai Viviane, je lui ferai comprendre que je tiens à elle, tellement plus que ce qu'elle imagine. Mais est-ce que je sais au juste ce qu'elle imagine ? Et non, bien sûr. Un rire idiot m'échappe.

Je mets du temps à m'endormir. J'étais exténué, je ne rêvais que de mon lit et maintenant je suis énervé, je pense à toute vitesse – n'importe quoi, qui s'effiloche aussitôt –, la faute à cette médication que je me suis administrée. Paupières cuisantes, poitrine mouillée, je ressasse des détails de ma vie, semblables à ces annotations sur un bouton du vêtement du voyageur, le cuir d'une trousse de toilette, dans mon pensum. Je songe que cela ne me contrarie pas tellement d'être de corvée pour ma mère, puisque ce sera le prétexte de passer chez Léonia et de retrouver Fulbert, son jules. Fulbert, énormité exubérante, intrigant personnage, parfois inquiétant, en son royaume souterrain des entrepôts. Fulbert, quinquillier au registre du commerce, qui me racontera l'histoire secrète de la ville, me servira des petits verres du Rivesaltes qu'il cache à Léonia. L'apparence assoupie, les yeux de crocodile, il croquera ses bonbons à la menthe. Fulbert m'a sauvé quand j'avais 6 ans. Me ceinturant, il m'emmena alors qu'au milieu de la nuit, Juliette paraissait ressusciter, que sa bouche faisait du bruit, vomissant une eau épaisse. Les femmes se battaient avec Maria qui avait empoigné sa fille – sa tête ballottait, décolorée –, pour la remettre debout. Maria hurlait, stridente. Son cri ouvrait les portes à la volée, le toit se soulevait. Entre Fulbert et moi, il est un pacte.

Je m'entends tousser en dormant, cela n'arrête pas. Les voisins doivent me maudire. Et il y a ce râle quand j'aspire, ce crépitement qui remonte du plus profond de mes poumons. J'ouvre l'œil, une angoisse nouvelle se faufile en moi.